

son élève, sonda tous les replis de son âme, exalta sa sensibilité, se rendit maîtresse absolue de son cœur, en étouffa tous les sentiments religieux qui seuls auraient pu faire obstacle à ses desseins, en élagua tous les principes de vraie morale avec le même soin qu'un jardinier apporte à couper certains rameaux sur un jeune arbre, pour lui donner une direction choisie d'avance, et peu à peu remplaçant la foi par un mysticisme vague mais plein d'un charme trompeur, la força, sans qu'elle s'en aperçut, à se tourner vers le Nihilisme, comme l'arbrisseau vers le soleil et la lumière.

A dix-huit ans la comtesse Fœdora, sceptique, pleine de dégoût pour ce qu'elle appelait les superstitions religieuses, de mépris pour les institutions civiles, qu'elle ne connaissait que par leurs abus vrais ou supposés, mais toujours habilement exagérés, d'enthousiasme irréfléchi pour les soi-disant penseurs philanthropes se donnant la mission de régénérer la Société, réalisait complètement l'idéal que s'était proposé la funeste Sibérienne en arrivant à Kousminki.

De tout cela, Kourdoukof s'occupait fort peu ; sa fille était remarquablement belle, instruite, musicienne consommée, avait quelque chose de froid et de hautain qui lui donnait un cachet de distinction, elle lui ferait honneur dans le monde officiel. Que lui importait le reste ?

D'ailleurs n'était-il pas de bon ton dans la haute société de fronder les actes du gouvernement et d'afficher ce même scepticisme railleur dont les grands seigneurs français se targuaient au XVII^e siècle ? Vraiment il eut été bien honteux de voir sa fille dévote, à la façon de la vieille comtesse Tetianna, souvenir démodé des grandes dames bigotes du temps de l'empereur Nicolas, proclamé inoubliable et pourtant si oublié.

Un jour cependant il trouva les idées de Fœdora un peu trop avancées, il voulait la marier de bonne heure, et, pour la faire connaître sans se donner le souci de la conduire dans le monde, avait résolu de la faire agréer comme demoiselle d'honneur à la cour.

Au premier mot qu'il lui en dit, elle refusa absolument ; lui s'emporta, elle résista, alors il fit une scène de violence, lui déclara qu'il entendait être obéi, la menaça de la déshériter, jura, blasphéma, et comme tous les gens violents, finit par céder.

Le succès de son fils Maxime, nommé lieutenant au régiment des Chevaliers-Gardes deux ou trois jours plus tard, lui fit oublier cette contrariété, et il partit pour Pétersbourg pour célébrer, par un grand banquet, cet heureux événement. Il n'en revint pas ; un excès de goutte remontée, suite de cette orgie, l'emporta en quelques heures.

Ses enfants lui firent de magnifiques obsèques, portèrent son deuil très-correctement et se montrèrent convenablement affligés ; le monde n'en demanda pas d'avantage. On parla peu de sa mort, beaucoup de son héritage ; il laissait douze millions, dont dix à son fils, les deux autres à sa fille.

Quelque inégal que fut le partage, le lot de Fœdora était de beaucoup plus fort qu'on ne s'y attendait, et qu'elle n'avait droit d'y compter dans un pays où les filles n'ont plus souvent pour dot que leurs beaux yeux.

Beaucoup de mères de famille, qui jamais n'avaient songé à la petite Kourdoukof, commencèrent à s'occuper sérieusement de mademoiselle Fœdora, dont les deux millions devinrent l'objet de bien des convoitises.

Mais elle n'était pas pressée de se donner un maître, et Nadiège avait ses raisons pour la fortifier dans ses idées d'indépendance. Toutes deux cependant étaient venues habiter Péters-

bourg à cette époque, non pour se chercher un mari comme on le disait dans le monde, ou pour se rapprocher de Maxime comme lo prétendait Fœdora, mais en réalité pour y suivre de plus près les progrès du Nihilisme naissant, s'y faire secrètement affilier à la secte, en un mot jouer le rôle de conspirateur, comme le firent, en France, les grandes dames au temps de la Ligne et de la Fronde, mais en s'y entourant d'un profond mystère, si bien gardé, que lo général Pankratief, nommé curateur des biens de la jeune fille encore mineure, ne se doutait même pas que Fœdora ne fut pas la plus fidèle des sujettes de l'Empereur, alors que déjà depuis près de deux ans elle entretenait des relations suivies avec le parti de la révolution.

CHAPITRE III.

EN WAGON

En wagon les deux femmes causaient.

— Eh bien ! sœur, es-tu satisfaite de ta journée, demandait Fœdora à sa compagne, qu'en tête à tête elle tutoyait, comme doit le faire tout vrai nihiliste pour lequel, aucune autorité n'existant, il peut y avoir dans le monde ni supérieur, ni inférieur.

— Oui et non, répondit Nadiège, les discours que nous avons entendus, sans être vus, ne me satisfont qu'en partie.

— Celui de Tehto-to Koy était pourtant splendide ; as-tu remarqué cette phrase magnifique : " Couchons-nous, nous-mêmes, sous les décombres, couvrons-nous de la sainte terre comme d'un linceuil, et pleins de confiance dans nos successeurs, écrivons-nous : notre tâche est finie !... " Vraiment il me semblait entendre Spartacus haranguant les esclaves révoltés, sur les sommets fumant de l'Étna ! J'en ai été toute remuée.

— Veux-tu que je te l'avoue, Fœdora, Spartacus m'aurait beaucoup plus ému.

— Pourquoi cela ?

— Le sénat romain ne lui avait pas fait remettre, le matin où il prononça sa harangue, les décorations de commandeur de Sainte-Anne, et le soir il ne quittait pas précipitamment ses compagnons pour aller assister en plat courtisan au bal du proconsul.

— Tu es injuste, Nadiège ; lo patriote Doubina, comme nous tous, est contraint à la dissimulation ; la ruse est une arme de guerre. Ne m'as-tu pas dit cent fois que le mensonge est louable quand il sert lo parti, et si notre cher professeur flatte lo pouvoir, ne pourrait-il pas dire comme je ne sais plus quel héros :

" J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer "

— Je préférerais, moi, étouffer d'abord, quitte à embrasser ensuite, répliqua la Sibérienne, avec un accent si âpre et si sec que son amie en tressaillit.

— Tu n'est pas une femme, toi, murmura la jeune fille après un moment de silence.

— Oh ! reprit Nadiège, il y a femme qui est capable de penser et d'agir, que la vue du sang ne trouble pas, qui ne recule pas devant le devoir, ce devoir passât-il pour un crime aux yeux des imbéciles ; ces femmes-là l'histoire sait leur nom, elles s'appellent : Judith, Charlotte Corday, Véra Sassoulitch, et elles valent mieux que des hommes.

— Pauvre Véra, elle est en prison en ce moment ! Que va-t-il lui être fait ? soupira Fœdora.

— Eh ! qu'importe, s'écria Nadiège ; son sort n'est-il pas lo